

erutirwécriture

Le texte de Robert Caron sur le journal scolaire tel qu'il est pratiqué au Centre de classes-lecture de Nanterre participe de la réflexion sur l'opinion et la parole enfantines engagée par Hervé Moëlo dans notre précédent numéro (*L'opinion enfantine existe-t-elle ? - Journal d'école et croyance journalistique*. A.L. n°75, septembre 2001, pp.34-49). Peu préoccupé par la recherche d'une « authenticité » des discours enfantins, Robert Caron, à la lumière de son expérience, montre comment l'écriture d'un journal d'opinion peut être « un entraînement collectif et individuel à l'acuité »

Le journal, le point...

Robert CARON

« Il faut être à la fois très savant et très frais ; c'est difficile comme équilibre. J'appelle ça « l'innoscience ». C'est une très grande vertu. L'esprit universel : « J'en sais rien, mais ça m'intéresse. » Il y a du désir là-dedans. »

« L'idée, c'est plutôt de découvrir en sachant que heureusement, rien ne sera découvert. C'est pas de voir ce que personne ne voit en pensant ce que tout le monde pense, mais bien au contraire de voir ce que tout le monde voit, en pensant ce que personne ne pense. »

*Peut-on enseigner l'acuité ?
Daniel Mermet
Là-bas si j'y suis*

Daniel Mermet, de mon point de vue, définit, sans le savoir, la vocation du journal, le but du journal tel que nous essayons de le pratiquer en Centre de Lecture. Si la clarté ou l'éclat des intentions facilite l'action, favorise la mise en œuvre, cette dernière n'en est pas, pour autant, dépourvue d'obstacles, de difficultés.

Il me paraît intéressant et nécessaire d'envisager un « arrêt sur pratiques » pour tout à la fois faire partager et faire avancer. Je me contenterais, ici, de donner quelques éclairages que j'ai pu découvrir récemment.

La place de la parole de l'enfant ?

Cet aspect ne m'inquiète ni ne me préoccupe. Que la parole de l'enfant existe ou pas, qu'elle soit « vraie », « sincère », « l'authentique » est un aspect des choses qui ne m'effleure que très rarement. Car on pourrait se poser la même question sur la parole des adultes. Jusqu'à quel point pensons-nous propre, vrai ? Jusqu'à quel point sommes-nous dans un « authentisme » ou « l'expression vraie » ? J'aurais plutôt tendance à répondre que nous sommes traversés d'histoires, de mots entendus, de prises de positions qui traînaient dans l'air et que nous avons fait nôtres, de stéréotypes maquillés en philosophie personnelle. Nous sommes traversés, pétris, modelés, malaxés, blessés et réconfortés, émiettés et construits par tout ce qui nous entoure, tout ceux qui nous entourent. Comment dans ses conditions s'envisager avec une parole personnelle et unique, fruit d'une « personnalité » en apesanteur de tous ces courants de vie.

La spécificité de la parole de l'enfant ou de la parole de cet enfant, je n'y crois pas trop, tout comme je ne crois pas en la mienne en tant que création totale et originale. Je suis le fruit d'une histoire, ma parole l'est tout autant.

Le journal n'est donc pas pour moi, la vitrine de cette parole singulière. Il n'est pas l'écrin d'une spécificité même si le vocabulaire, les constructions syntaxiques, les visions renvoient très souvent à une particularité enfantine.

Le journal, un laboratoire, une fabrique

Si le journal n'a pas le statique du réceptacle, il a en revanche dans mon esprit le bruit et la fureur d'un lieu de travail. Non seulement lors de son fonctionnement et de sa fabrication mais aussi et surtout dans son état régulier et éphémère : les quatre pages de textes. Les feuilles entre les mains, chaque matin, doivent faire lire et ressentir, non un constat, une vérité mais un travail en mouvement. Le journal n'établit rien de définitif, il tâtonne, il cherche, se contredit. La multiplicité des auteurs, des histoires le permet. Le choix des questions aussi (surtout !).

Si quelquefois, dans le journal, on a le sentiment de « trouver » quelque chose, c'est parce que ce quelque chose semble nous ouvrir des portes nouvelles, des portes restées jusque-là cachées. Quand quelqu'un, par hasard et travail de connections mentales dit : « *J'ai convaincu ma peur* », ou, à propos des derniers attentats aux Etats-Unis : « *C'est une course à la tour, à la plus grande tour* », le groupe, alors profite d'une ouverture, d'une occasion neuve et bienvenue de, comme le dit Mermet « *voir ce que tout le monde voit en pensant ce que personne ne pense.* »

Mais ne nous y trompons pas. Même si cette phrase est signée d'un nom, le groupe entier en est l'auteur (l'hauteur). C'est ce travail « d'acuité » dont parle encore Mermet qui porte ses fruits. Et ce travail ne se fait pas seul. Combien d'essais infructueux, de textes abandonnés, de pistes délaissées, de stéréotypes démasqués avant d'en arriver à une perle d'intelligence ?

Ne nous y trompons pas non plus, ce résultat jaillit de la collision de tous ces essais infructueux ou insatisfaisants. On pourrait comparer cela à une réaction chimique plutôt que de chercher du côté d'un quelconque génie de son auteur. Le groupe se retrouve après de multiples essais devant un produit nouveau, une « idée » qui n'est que le résultat d'un travail têtue.

En d'autres termes, il n'y a pas de talent là-dedans mais l'émergence d'un regard nouveau sous la pression d'un travail sur une multitude de regards anciens. Le journal fait du bruit à la tête, la feuille quotidienne vibre et vrombit du travail de la veille. Et nul, dans cette production, ne peut s'attribuer un droit d'auteur quelconque.

Commencer à penser avec ce que l'on sait déjà ?

J'ai récemment pris conscience d'une technique particulière utilisée lors de ce travail. Ma position de « chef de meute » dans le journal me conduit à dépenser une énergie phénoménale pour remettre en cause, « éprouver les idées » comme le disait Alain.

Est-ce un don ? Un talent ? Certainement pas. C'est le résultat d'une pratique longue et régulière. Et de cette pratique, récemment, j'ai extirpé la découverte suivante.

Un exemple déclencheur (pour moi, chez moi) :

| « Les émissions d'infos ?
 | Il y a le Journal de 8 heures, le Journal de 9 heures,
 | le Journal de midi, le Journal de 20 heures.
 | Et puis, il y a le Vrai Journal.
 | La classe »

Plutôt que de me lancer et de donner corps à ma gêne d'adulte face à des inexactitudes ou des insuffisances (l'abominable « pédago » est toujours présent, chez moi !), je me suis surveillé et donc lancé sur une autre piste. Je vous refais, au ralenti, ce qui s'est passé dans ma petite tête :

| - Je dois prendre ce qu'ils disent.
 | - S'ils disent cela, c'est qu'ils le pensent.
 | - S'ils le pensent, c'est que c'est le résultat de leur expérience
 | - Donc...
 | - Que faire ?
 | - Que dire ?
 | - Et bien cherchons DANS ce qu'ils viennent de dire la faille, une faille.
 | - Mais où pourrais-je la trouver ?
 | - Où ?
 | - Dans le truc qui tranche ?
 | - Et qu'est-ce qui tranche ?
 | - « Le Vrai journal » !!!
 | - Voilà, c'est ça !
 | - Je pose donc la question : « S'il y a un 'Vrai journal' et que les autres ne disent pas qu'ils sont vrais, ça veut dire qu'ils sont faux ? »
 | Et la machine à malaxer les idées est repartie...

Au-delà de cette petite histoire, il me semble que l'important de l'attitude réside dans deux points :

| - Oublier que je sais des choses qu'eux ne savent pas. Et surtout ne pas tenter de leur extirper par devinettes interposées ce que je sais (du genre : « Mais vous n'avez jamais vu, l'émission ? Vous savez ? Celle qui s'appelle ARRRR... ? Mais, oui, réfléchissez ARRET SUUUU... ? »).

- Travailler sur la solidité de la cohérence interne de ce qu'ils disent. (J'aurais pu, mais c'était moins "porteur" leur poser la question : « Est-ce qu'il n'y a que ceux-là, comme journaux ? Il y en a à 10 heures ? Et à 9 heures moins le quart ? »).

La puissance du journal, très souvent se met en marche quand l'animateur en arrive à jeter ce genre de grain de sable dans la machine à penser. Ils sont face à leur propre fonctionnement intellectuel. Si par hasard, j'avais fait une intervention leur rendant compte, en termes explicatifs et pédagogiques, de tout ce qu'il ne savait pas dans ce domaine, ils se seraient recroquevillés derrière cette évidence qu'ils ne savent pas tout et, du même coup, ils auraient cessé de faire travailler leur tête.

Un autre exemple récent. Une enseignante me fait part de son embarras : « J'ai un écrit de CP, je prépare le journal de lundi : *'La religion, c'est une grosse guerre parce que ça fait pleurer les gens, c'est grave'* Je ne sais pas quoi faire ! »

Je lui répons : « Je ne vois possible que de proposer des réécritures détournements. Est-ce que sa phrase marche encore quand on remplace religion par autre chose ?

Exemples :

«L'argent, c'est une grosse guerre parce que ça fait pleurer les gens (ceux qui n'en ont pas !), c'est grave.»

«Le football, c'est une grosse guerre parce que ça fait pleurer les gens (ceux qui perdent ou qui se font écraser dans les gradins), c'est grave.»

«La voiture, c'est une grosse guerre parce que ça fait pleurer les gens (ceux qui ont des accidents), c'est grave.»

«La drogue, c'est une grosse guerre parce que ça fait pleurer les gens (ceux qui se droguent et ceux qui les entourent), c'est grave.»

«Le SIDA, c'est une grosse guerre parce que ça fait pleurer les gens (surtout en Afrique), c'est grave.»

Au bout du compte, la religion n'est pas la seule à faire pleurer les gens. Mais y aurait-il d'autres «grosses guerres» ?

Je ne sais pas si ça peut t'aider ? »

Là encore, je ne cherche pas à mobiliser des savoirs que les enfants ne possèdent pas. Je tente d'éprouver la solidité de ce qui est dit sans recours à des informations externes. Cela dit, ce travail de « vérification » (au sens de Jacotot, *Le maître ignorant*) a ses limites. Il se peut qu'un raisonnement se construise sur une information fautive, un fait non vérifié, une inexactitude. Mais là, les choses sont plus simples et, bien souvent, le groupe rectifie le point de départ erroné.

Le journal, un point...

La pratique du journal est portée par des intentions qui ne sont pas directement liées à « la maîtrise de la langue » (au sens des Instructions Officielles) ; même si la langue se pratique de manière approfondie. Je pense aujourd'hui qu'il s'agit plutôt « d'enseigner l'acuité » comme le dit Mermet. Et dans ce travail permanent, quotidien, il s'établit une vigilance intellectuelle, une gymnastique de l'esprit qui ressemble tout à la fois à de la logique ou à de la philosophie. Cette pratique renforce aussi un aspect « Art de la main vide » qui me semble nécessaire dans le monde où nous vivons. Car comment alors, si l'on n'est pas convaincu que l'on peut, quel que soit son niveau scolaire ou culturel, appréhender et réfléchir sur les sujets complexes ? Comment se donner le droit aujourd'hui de penser sur ce qui nous arrive ? La réflexion n'est pas la chasse gardée des spécialistes, la pratique de la pensée est à tous. Le non-spécialiste ne peut puiser dans un savoir exhaustif ou important, il doit donc travailler et travailler encore avec et grâce à ceux qui l'entourent. Telle est la fonction du journal : un entraînement systématique et collectif à l'acuité.

Robert CARON

*L'ecole ses bien sa ser a apren des shoze
a lire a aprandre a écrire a retenire
comprendre et aprét sa devien de plusen
pludur le coléje le lisé la sgoné le bace la
faculté et apré on a apri bocou de chose
et apré tu peut avoir un bo métié gamié
bocou argan avoir une maison alé en
vacance et depuis 15 jour on na fait
une clace lectur et s'étai trébien se que
jaimai pa dutou sa soir parté. matthieu*

26/10/01 classe-lecture CM1